

ajoutent de la farine de manioc réduite en pâte, quelquefois le riz en tient lieu. On aime beaucoup les haricots, on les laisse monter en graine, on ne les cueille que quand ils sont tout-à-fait secs et durs. On fait très-peu d'usage du maïs. Koster a vu servir de la viande avec le lait caillé. On ne sait ce que c'est que de se nourrir de plantes potagères; l'idée de manger de la salade fait rire. Les fruits sauvages sont très-variés et très-abondans; on en cultive fort peu; parmi ces derniers sont le melon d'eau et la banane. Le fromage est excellent lorsqu'il est frais; au bout de quatre ou cinq semaines il durcit. On fait peu de beurre; on y parvient en agitant le lait dans une bouteille. Dans les villes mêmes le beurre d'Irlande rance est le seul que l'on puisse se procurer.

Koster partit de Natal le 6 février, et le 16 il arriva sans accident à Recife. Il congédia tout son monde. Huit jours après un navire venant d'Angleterre lui apporta des lettres qui l'obligèrent à faire le voyage de Maranham. Il s'embarqua le 25 sur le même bâtiment, et arriva au bout de sept jours de traversée pendant lesquels on avait presque toujours eu la terre en vue; l'aspect de cette côte est nu et triste; surtout lorsque l'on a passé Rio Grande.

La ville de San-Luiz, capitale de la capitainerie de Maranham est bâtie sur un terrain très-inégal;

elle occupe un espace étendu, les maisons sont très-écartées les unes des autres, ses rues sont larges, il y a de grandes places; ainsi l'air y circule facilement, ce qui serait très-agréable dans un climat moins chaud. Sa position dans la partie occidentale d'une île, et sur le bord d'une anse l'empêche de recevoir la brise de mer, et la rend moins saine que si elle était mieux exposée. On y compte à peu près 12,000 habitans en y comprenant les nègres qui sont proportionnellement plus nombreux qu'à Pernambuco. Les rues sont la plupart pavées, mais mal entretenues. Les maisons n'ont qu'un étage, et plusieurs sont propres et jolies. le rez-de-chaussée sert au logement des domestiques, ou sert de boutique et de magasin; les maîtres habitent l'étage supérieur.

San-Luiz est dans l'île de Maranham, sur la baie de San-Marcos, large de près de cinq lieues, qui reçoit les eaux de l'Itapicura. Les bords de cette rivière sont bien cultivés; l'île est presque toute en friche, son sol est maigre. La province produit beaucoup de coton. Qui le croirait, vers le commencement du dix-huitième siècle, on n'en exportait pas une balle! Koster a entendu dire que lorsque la première était sur le point d'être embarquée, plusieurs habitans présentèrent une pétition à la municipalité, pour demander que la

sortie n'en fût pas permise; une nouveauté si dangereuse allait, suivant eux, priver le pays de cet objet dont il avait besoin pour sa consommation. L'ignorance et la sottise tiennent toujours le même langage. L'administration ne tint compte de ces observations; aujourd'hui San-Luiz exporte annuellement près de 50,000 balles de coton pesant chacune 180 livres. On recueille beaucoup de riz; le sucre vient des provinces méridionales.

La province de Maranham est dans l'enfance; on y voit encore beaucoup d'Indiens sauvages; les habitations situées dans l'intérieur sont toujours exposées à leurs attaques. Le nombre des personnes libres est très-limité. Il existe à San-Luiz une grande inégalité de rangs. Les principales richesses sont entre les mains d'un petit nombre de particuliers, à la fois planteurs et négocians. Cette inégalité annonce que les progrès de San-Luiz ont été moins rapides que ceux des villes plus méridionales où la société est plus mêlée et où les propriétés sont plus divisées. La fortune de quelques-uns des gens riches de Maranham et leur caractère, leur ont donné une grande importance qui produit tantôt de bons effets tantôt de mauvais. Un gouverneur apprend à ses dépens que sans leur concours il ne peut ni opprimer le reste de la communauté, ni tenter

aucune amélioration. C'est bien le caractère de l'aristocratie.

Le 8 avril Koster fit voile de San-Luiz pour l'Angleterre, le 20 mai, il entra dans le port de Falmouth.

Au commencement de l'hiver ses amis lui ayant recommandé de passer cette saison dans un climat plus doux que celui de l'Angleterre, il s'embarqua; les vents contraires ne lui permirent de partir que le 20 novembre. Il attérit à Recife le 26 décembre. Les améliorations qu'il observa dans l'état du pays le frappèrent.

Au mois de janvier 1812, il fit une excursion dans les environs avec un autre Anglais. « Au-delà d'Olinda, dit-il, dont les rues sont en pente et mal pavées, on rencontre des terres basses, unies et humides, en partie cultivées. Le pays que l'on découvre dans l'éloignement est couvert de bois, on voit quelquefois de beaux sites. On aperçoit quelquefois parmi les arbres et les halliers des chaumières bâties en terre et couvertes en feuilles de cocotier. Elles ont ordinairement un large appentis sur le devant duquel est une esplanade proprement entretenue. Sous cet appentis est suspendu le hamac où le propriétaire au teint basané, est nonchalamment bercé; il lève la tête aussitôt qu'il entend les pas des chevaux: son chien, étendu au soleil ou couché à l'ombre,

est toujours prêt à se jeter sur les étrangers ; les paniers pour la pêche et les calebasses sont suspendus çà et là au bout des feuilles dont la cabane est couverte. Quelquefois l'aspect de ces demeures sauvages est égayé par la figure d'une femme qui s'enfuit et se cache lorsque le voyageur tourne les yeux vers le petit sentier qui mène à la chaumière. La vue est très-bornée par les bois qui bordent les deux côtés de la route fort étroite, car ce n'est pas le grand chemin par lequel arrivent les bestiaux ; les branches des arbres frappent souvent les hanches du cavalier ; il est obligé de faire pénétrer son cheval dans les halliers lorsqu'il rencontre un porteur avec des paniers, ou avec des sacs de coton de chaque côté de son cheval, ou bien une charrette.

« Ceux qui ne sont pas habitués à un pays qui est couvert de bois, où par conséquent la vue ne peut s'étendre au loin, et où l'air ne circule pas librement, ne peuvent se faire une idée des sensations délicieuses du voyageur lorsqu'un beau champ de verdure doucement agité par un air frais, vient tout-à-coup se présenter à sa vue. »

Les hommes libres de couleur sont nombreux dans l'étendue de pays à l'ouest de Pernambuco. Les paysans du *Mata*, c'est-à-dire du pays compris entre les territoires fertiles de la côte et les Sertoens, ne jouissent pas généralement d'une

bonne réputation. La vie misérable à laquelle les réduit le manque d'eau et de vivres paraît avoir une influence fâcheuse sur leur caractère. On les dépeint comme plus vindicatifs, plus querelleurs et moins hospitaliers que leurs voisins.

Au mois d'avril Koster prit à loyer avec un Anglais de ses amis, une ferme à Jaguaribe à quatre lieues de la côte ; vers le milieu de mai il alla y habiter. Ayant fait un voyage à Goiana, il engagea vingt laboureurs indiens d'Alhandra à venir travailler chez lui. Comme ces gens s'imaginent que les Anglais sont tous très-riches, leur chef dit à Koster que par cette raison il pouvait leur donner des gages plus élevés qu'on ne le fait ordinairement. « J'essayai de les détromper, ajoute-t-il, ce fut inutile. L'obstination est un des traits distinctifs de leur caractère ; ils aimèrent mieux s'en retourner comme ils étaient venus, que de rien diminuer de leurs prétentions. Un de mes gens me dit à ce sujet : ils préféreraient travailler pour tout autre à moitié prix, plutôt que de rien rabattre de ce qu'ils vous ont demandé. »

Attaqué d'une fièvre opiniâtre, Koster fut obligé de se faire transporter à Recife. Son économe réunit seize hommes de couleur, parmi lesquels il n'y avait que deux esclaves. Ils se relayaient pour porter le malade dans son hamac. « Lorsque nous eûmes passé le bois, dit-il, mes

porteurs allongèrent le pas. Leurs chants sauvages, les traits de malice qu'ils se permettaient, jetant des pierres aux chiens, attaquant les passans en paroles, moitié par plaisanterie, moitié par l'envie de faire naître des querelles, car ils étaient sans crainte, soit à cause de leur nombre, soit parce qu'ils se trouvaient au service d'un blanc, qui au besoin les aurait tirés d'embarras, tout cela me parut étrange; si je n'eusse été malade, ce voyage m'aurait amusé. Comme nous traversions Olinda, une femme demanda à mes gens si j'étais décédé, car c'est ainsi qu'on transporte les morts à leur dernier gîte. Un des porteurs répondit: « non, madame, c'est le diable, » puis se tournant vers moi: « n'est-ce pas, mon maître, me dit-il? — Oui », répliquai-je. Et la bonne femme continua son chemin en s'écriant: « *Ave Maria*, à Dieu ne plaise. »

Grâces aux soins de ses amis, Koster recouvra la santé. Mais il ne put retourner à Jaguaribe que vers le milieu d'octobre. Son compatriote avait quitté le pays; les ouvrages avaient languï. Un des aides de l'économe avait été attaqué et affreusement maltraité. En peu de temps Koster y rétablit le bon ordre.

« Souvent, dit-il, je m'asseyais le soir sur le seuil de ma porte, lorsque tous mes gens s'étaient retirés dans leurs cases. Ils me croyaient en-

dormi; j'entendais parler bas dans les cases des nègres; l'un d'eux sortait de la sienne à la dérobée, et allait voir une de ses connaissances qui demeurait à quelque distance; ou bien il y avait chez moi une fête nocturne qui se célébrait à la dérobée. Les nègres voisins y étaient invités, ils s'étaient glissés à la brune, sans être aperçus. C'est dans ces occasions que l'on combine des plans pour tromper le maître; c'est dans ces réunions agréables et défendues que l'on forme les projets. Combien le maître des esclaves, qui connaît ces pratiques secrètes, doit, s'il réfléchit, sentir l'inutilité de tous ses réglemens et de toutes les peines qu'il prend. La contrainte fait naître le désir d'agir en contradiction avec les règles imposées. L'esclave a un penchant naturel à tromper celui qui le tient dans la sujétion. Un homme peut aimer le maître qu'il peut quitter lorsque cela lui plaît; mais être tenu et contraint même par devoir, à témoigner de la considération à quelqu'un, produit presque toujours le sentiment contraire; éveille un sentiment de plaisir plutôt que de peine à contrarier les ordres et à rendre nulles les déterminations de celui qui commande.

« D'autres fois des idées bien différentes de celles-ci ont occupé mon esprit. En pensant au genre de vie étrange que je menais, le souvenir

des temps où la féodalité régnait en Europe, s'est présenté à mon esprit ; je n'ai pu m'empêcher de les comparer avec l'état actuel du Brésil. Le pouvoir du grand propriétaire, non seulement sur ses esclaves, mais aussi sur les personnes libres des classes inférieures ; le respect que ces barons exigent des habitans de leurs terres, l'assistance qu'ils attendent de leurs vassaux en cas d'insulte de la part d'un voisin qui est leur égal, la dépendance des paysans, et leur désir d'être sous la protection spéciale d'un riche propriétaire qui puisse les mettre à l'abri de l'oppression, et parler pour eux au gouverneur ou au principal juge ; toutes ces circonstances réunies, tendent à rendre la ressemblance plus frappante. Je sentis même l'influence du pouvoir qui était inopinément tombé dans mes mains. J'avais rassemblé un nombre considérable d'ouvriers libres ; la propriété était respectée à plusieurs milles à la ronde. Plusieurs de ces gens auraient commis quelque crime que ce fût, pénétrés, comme ils l'étaient de l'idée que ma protection les garantirait des poursuites. Si je n'en avais pas chassé quelques-uns, et menacé d'autres d'invoquer l'action de la loi plutôt que de l'é luder, s'ils se conduisaient d'une manière répréhensible, je ne sais pas à quelles mauvaises actions ils ne se seraient pas portés. »

Au mois de septembre 1815, le propriétaire de la plantation où demeurait Koster, le fit prier de la quitter, parce que son intention était de venir l'habiter. En conséquence, Koster envoya tout son monde à Itamaraca où un planteur lui avait proposé de travailler avec lui à une exploitation de cannes à sucre, à condition de partager la récolte, méthode en usage dans ces cantons.

Itamaraca est une île située entre Olinda et Goiana. Elle a environ trois lieues de long sur deux de large, elle est séparée du continent par un canal dont la largeur varie d'un demi-mille à trois milles. Cette île est dépourvue de sources d'eau vive ; mais on trouve de l'eau en creusant dans une montagne voisine de la ville de Nossa Senhora de la Concepçon. Ailleurs il y a des sources d'un goût saumâtre. Itamaraca est peut-être, à l'exception des environs de Recife, l'endroit le plus peuplé de la province de Pernambuco. On y voit plusieurs plantations de sucre ; une partie des terres est divisée entre beaucoup de petits propriétaires. L'île a aussi des salines très-productives.

Le village de Pillar est actuellement le lieu le plus considérable d'Itamaraca. La ville de la Concepçon qui a le titre de capitale, est extrêmement déchue et triste ; le centre en est couvert de broussailles, tout autour règne un sentier, pour

que les habitans puissent communiquer entre eux. Sa situation sur le sommet d'une colline escarpée, l'a fait abandonner. Le port en est bon; un vieux fort en très-mauvais état en commande l'entrée.

Pedro Souza de Tenorio, curé de la Concepçon, était un homme très-recommandable. « Son zèle pour la prospérité du territoire soumis à sa surveillance est infatigable, dit Koster. Il prend la peine d'expliquer aux planteurs l'utilité d'adopter les nouvelles méthodes de culture, les nouvelles mécaniques pour leurs moulins à sucre, et plusieurs améliorations du même genre pratiquées avec succès dans les colonies des autres nations. Il n'approuve cependant pas toutes les nouveautés; mais quelle rude tâche que celle de déraciner les vieux préjugés des habitans. Il est affable avec les gens de la classe inférieure; je l'ai vu, en différentes occasions, employer la voie de la persuasion et des prières envers plusieurs de ses paroissiens qui avaient des mœurs déréglées, pour les engager à changer de conduite. Les sermons sur des points de morale prononcés en chaire d'une voix grave et sonore par un digne ecclésiastique dont la figure est imposante, faisaient une très-grande impression sur l'esprit de ses auditeurs. Il emploie tous ses efforts pour augmenter la civilisation de sa paroisse, pour prévenir les

discordes entre les habitans, pour leur inculquer une idée juste des rapports qui doivent exister d'homme à homme; il les exhorte à donner de l'éducation à leurs enfans, à tenir leurs maisons très-propres, et à se bien vêtir eux et leurs familles. C'est un excellent homme qui réfléchit à ses devoirs, et qui s'étudie à les remplir le mieux possible. Il s'est trouvé dans la nécessité de déployer une grande force de caractère, de montrer de la fermeté comme prêtre, du courage comme homme, et il a prouvé qu'il n'en manquait pas. Il est natif de Pernambuco, et il n'a point dégénéré de la haute réputation dont jouissent ses compatriotes: il a fait ses études à l'université de Coïmbre en Portugal. »

Koster trouva une société si agréable à Itamaraca, qu'il se félicita de ce que les circonstances l'avaient forcé à quitter Jaguariba; car il avait beaucoup gagné au change.

« Depuis que je m'étais établi dans une chaumière voisine de la Concepçon, dit-il, je menais une existence tranquille; pour quelqu'un qui n'aurait pas connu d'autres pays ou senti qu'un séjour au Brésil était une sorte de bannissement, ce genre de vie eût paru très-heureux. J'étais parti jeune d'Angleterre, par conséquent j'avais peu de souvenirs pénibles à combattre, il m'en a même coûté des efforts pour quitter le Brésil. Le

climat surtout y est enchanteur. La chaleur y est rarement pénible, la fraîcheur de la brise de mer y tempère l'ardeur du soleil, celle de la nuit dissipe toute lassitude, et dispose au plus doux sommeil. »

En 1815 Koster reçut d'Angleterre des nouvelles qui exigeaient impérieusement son retour dans ce pays. Il y arriva heureusement, il y est mort en 1820.

LA GUYANE.

Le navigateur qui approche de la Guyane risque de ne pas savoir bien positivement où il est, s'il n'a pas une connaissance exacte du pays. Pendant un espace de plusieurs centaines de milles, l'œil n'aperçoit qu'une côte basse qui lui offre un aspect uniforme. Les marins à qui cette plage n'est pas familière, sont dans l'habitude de côtoyer la terre jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une maison à laquelle ils envoient un canot pour demander où ils se trouvent. La mer y a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Les embouchures des fleuves se reconnaissent à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer, sans se mélanger avec la sienne à une distance de plusieurs milles.

La Guyane est située entre 8° 20' de latitude nord, et 5° de latitude sud, et entre 52° et 72° 40' de latitude à l'ouest de Paris. Le nom de cette contrée paraît dériver d'une petite rivière tributaire de l'Orénoque, un de ses fleuves; et il a été donné par extension à la portion de l'Amérique méridionale, baignée au sud par le fleuve des